

Préface

Il y a des initiatives, véritables coups de lumière, qui délivrent des ombres. Celles-ci nous traversent. Je vous remercie, vous le résistant, le déporté, de nous avoir permis d'explorer quelques chemins intimes de votre existence. Le silence, la réserve, la pudeur ne suffisent pas à laisser percer les sentiments profonds éprouvés dans votre jeunesse. Ils ont marqué et animé votre remarquable parcours.

Chaque homme n'a qu'une vie. A un moment, elle devient un destin enchâssé dans la grande Histoire. Que savons-nous de nos voisins ? De leur passé, de leur jeunesse, des élans mobilisateurs, des engagements discrets, secrets ? Là nous sont livrés grâce à Patrick Subreville, la matière d'une vie, même raccourcie et condensée à des faits majeurs, une richesse, un courage, une pugnacité hors du commun.

Une histoire d'homme a parfois des allures de légende. A nous de recueillir, de faire connaître des épisodes qui ont du sens. On ne s'attache jamais assez à la transmission. Interrogé sur votre vie et sur les heures douloureuses de la guerre, l'ancien résistant que vous êtes, s'efforce de nous restituer une chronologie vécue, avec la sensibilité et l'émotion d'un homme courageux, rescapé, méritant.

Bien sûr, les jeunes d'aujourd'hui sont parfois distants, insoucians face au passé, et pourtant ce fut la vie de parents, de grands-parents ! Les rires, la jeunesse, l'optimisme et l'envie d'être les occupent davantage, de même que le monde du virtuel, de l'imaginaire. Le présent est un moment étrange où les avenir possibles croisent la nostalgie et le temps à vivre, libre d'espérer sans oublier le passé. Combattant de l'ombre, vous restituez vos actes ; en filigrane on devine votre courage déjà forgé très tôt dans le dur labeur de mineur de fond, on apprécie votre insouciance qui vous expose, votre attachement à votre patrie.

L'époque décrite fut impitoyable et pleine d'incertitude. Aucune place pour l'indécision. Dans la transmission, vous nous léguiez un précieux message : pour vous c'est une récréation de phases cruciales de votre vie offerte à tous les risques, à tous les périls. Dans la Résistance, on risquait beaucoup, en captivité la vie se jouait tous les jours. Pour nous lecteurs et pour les générations futures, il nous faut nous approprier ce récit direct et exceptionnel. Vous êtes Monsieur, un passeur de mémoire ! A travers vous, c'est une âme de héros que nous côtoyons.

Oui, merci pour ce que vous avez fait, en quoi vous avez cru. Votre absence de ressentiment à l'égard des Allemands est aussi exemplaire et ce, à un moment où après la réconciliation de nos deux peuples, il nous faut bâtir un horizon de destins communs.

J'exprime ma gratitude à Patrick Subreville, à Simone Daloz et à Bernard Janvier pour ce regard croisé et perçant de dignité.

Michel Assémat
Président de l'AMOPA 01

Mon enfance et la mine.

Je suis né le 4 octobre 1926 en Saône-et-Loire à Saint-Léger-sur-Dheune entre Couches et Mercurey. Le 3 septembre 1939, c'est la déclaration de guerre et j'ai presque treize ans. Après les études primaires et l'obtention du certificat d'études, je commence ma « première année de secondaire » (classe de 6ème). Mais le 3 janvier 1940, mon père, mineur de fond, décède ; mon frère, lui, nous a quittés en 1937. A la maison ne restent que ma mère et moi-même. Il faut bien survivre et assumer cette disparition qui désormais, change tout. L'assurance-vie n'existe pas, les parents vivent avec l'argent gagné. Leur train de vie était satisfaisant, ils sortaient souvent, allaient au bal... Ils bénéficiaient de la gratuité de logement et de tous les soins médicaux. Etre mineur était chez nous une vieille tradition. Maintenant, c'était vraiment mon tour.

Les études interrompues, je suis pour un an sur le carreau de la mine ; puis, l'âge venu, je peux descendre dans le puits profond de 600 mètres appartenant aux Houillères de Montceau-les-Mines en Saône-et-Loire. A seize ans, je deviens donc mineur de fond ! Ainsi commence une nouvelle vie parmi des hommes rudes et forts, au caractère bien trempé, qui n'acceptent ni les brimades ni les servitudes. C'est dans les profondeurs des puits que débiteront les rebellions contre l'occupant, rebellions qui, très vite, prirent de l'ampleur et qui devinrent des actes de guerre.

En effet, l'arrivée des troupes allemandes fut un véritable bouleversement. Une nuit, elles investirent la ville et au réveil, nous avons compris que la Wehrmacht s'installait. Il fallut s'adapter. Au début, défilés impeccables suivis de concerts, comportements corrects et bonne tenue tentèrent de nous amadouer. En vain. Pour nous, l'ennemi était dans nos murs. A la mine, les membres français de la direction demeuraient en place, mais le contrôle régulier des Allemands devint vite une véritable institution, car il fallait produire et encore produire. Les usines Schneider continuaient de fondre des canons pour l'occupant. Le mot « production » n'était pas un vain mot : lors de ces contrôles, nous avions, à tour de rôle, la visite d'un officier et de deux sous-officiers autrichiens, anciens mineurs aussi et s'exprimant dans notre langue. Si l'officier resta régulier, l'un des deux sous-officiers par contre fut brutal et très hargneux, voire hostile aux mineurs, si bien que ceux-ci se mirent un jour tous d'accord sans exception pour que notre galerie de mine devienne le lieu de sa tombe... C'est ce qui arriva et nous révéla la dureté et la cruauté de l'époque.

La résistance

Mon puits n'était pas très profond. Il y avait plusieurs accès en dehors du principal. On pouvait descendre et remonter par un jeu de plans inclinés, ignoré, tout au début, de nos visiteurs. Cela permettait à des groupes de mineurs de sortir durant les heures de travail, et cela, avec la complicité d'autres camarades. Ainsi, nous distribuions des tracts, collions des affiches. Enfin, nous avons pu nous livrer à des actes de sabotage. Il faut savoir en effet que cette ville est traversée par le canal du Centre, creusé de 1783 à 1793 par E. Gauthey, canal qui dessert la gare industrielle du Creusot. Qui dit « canal », dit « écluse », permettant le transport du charbon par voie fluviale. La production, nous le savons, devait continuer : la main d'œuvre subsistait, car les mineurs étaient mobilisés, non comme militaires, mais comme mineurs. Il fallait donc arrêter le transport du précieux charbon, en détériorant les écluses, ce qui immobilisait les péniches. L'action devint notre idée fixe : l'élimination du sous-officier ennemi avait été le déclic de notre engagement de résistant. Puis ce fut l'engrenage... La ville s'était construite sur la mine et les mineurs se devaient de faire honneur à leur métier. On résistait comme on pouvait. Chacun de nous était un spécialiste en explosif. Et la matière première abondait sous forme de cartouches de dynamite. Chaque chantier pouvait tricher sur la quantité attribuée... Mais ce type d'action ne pouvait durer. Les années noires passaient : 1940, 1941, 1942. Le temps arriva où il valait mieux se faire oublier.

En octobre 1943 fut organisé le premier maquis F.T.P.F. dans les bois de la Charmée au sud de Chalon-sur-Saône. Composé de mineurs, il fut aidé par le Comte X qui, par la suite, fut tout de même inquiété par l'occupant.

Nous avons laissé famille et travail pour un idéal de liberté. C'est le commandant Boussin qui nous prit sous ses ordres. Notre situation était très précaire. Un jour, des miliciens et des troupes allemandes nous attaquèrent. La retraite fut notre seule planche de salut ; nous avons laissé plusieurs de nos camarades sur le terrain...

Peu après, les survivants furent regroupés sous l'autorité du capitaine d'aviation Thévenet. Ils formèrent alors le maquis de Toulon-sur-Arroux, situé à l'ouest de Montceau. Ce fut le Groupe Marlin Lenseur (novembre 1943) affilié aux Forces Françaises libres (Réseau Action RI Armada Group) homologué à Londres. Ainsi, nous passons des F.T.P.F. à l'Armée secrète (A.S.) mieux structurée. Encadrés par des agents britanniques parachutés d'Outre-Manche, mais sous commandement français, nous suivions un entraînement commando intensif, qui plus tard, me permettra de « tenir le coup ». Ce fut là une véritable école de vie qui, par ses méthodes nouvelles, constitua un socle pour affronter mon avenir de résistant et de déporté. Vue et pensée par les Britanniques, la sélection était impitoyable : les recrues douteuses, suspectes, donc pas du tout fiables, furent éliminées sans hésitation...

Comme nouveauté vestimentaire, nous arborions ce fameux blouson d'aviateur, confortable et pratique pour dégainer vite, grâce à ses poches supérieures latérales. Notre armement allait de la mitraillette Sten aux revolvers en passant par les grenades quadrillées. Oui, c'était la vie au grand air avec des toits pour dormir. Nos audacieux coups de main faisaient suite aux instructions reçues par radio des bords de la Tamise. Agissant, selon la mission, par groupes de quatre ou de six, nous étions en mesure d'attaquer les troupes d'occupation... C'est, par exemple, l'attentat perpétré contre un officier supérieur allemand accompagné de son ordonnance et de son chauffeur.

Ce haut gradé portait sur lui le dossier d'un responsable local, dossier récupéré par notre groupe et remis à un agent. C'est aussi avec l'aide décisive des cheminots le sabotage de sept locomotives en gare de triage de Châlon-sur-Saône. Des officiers, des soldats et des collaborateurs sont un jour, une nuit, éliminés par nos soins... Notre groupe est immatriculé dans les bureaux londoniens sous le numéro 10470 avec l'appellation « d'engagement volontaire » au B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignements et d'Action). Mais en novembre 1943, notre maquis doit rentrer encore plus dans l'ombre. Nous nous retrouvons donc dans l'Ain, non loin des bords de la Saône, au nord de Pont-de-Vaux, à Sermoyer. Là, nous restons camouflés au village pendant plusieurs semaines.

Mon arrestation

1944 : une année décisive en Europe ! Et surtout en France. L'année des deux débarquements ! D'abord le 6 juin sur la côte normande ; puis, le 15 août, en Provence. Mais pour moi, cette année reste celle de mon arrestation... En effet, le 18 février, trois de nos membres tombent entre les mains de la Gestapo (geheime Staatspolizei). Sous la torture, l'un parla et révéla les noms de tous ceux de notre groupe. Les choses ne traînèrent pas. Le processus de mon arrestation se mettait déjà en marche. Il faut dire que j'avais quitté ma mère et la maison. Je changeais souvent d'adresse évitant dans ces cas-là de dormir deux fois sous le même toit.

La tentation fut grande de me rendre à Montceau pour l'embrasser... Pour une fois, je dormirais dans un vrai lit, dans mon lit ! Bien mal m'en prit ! C'était la faute à ne pas commettre ; mais que voulez-vous, nous ne sommes que des humains ! Je m'endormis donc sous le toit familial pour être réveillé vers 4 h du matin. On frappait bruyamment à la porte. Ma pauvre mère alla ouvrir, effrayée et affolée. Les gendarmes français et la Feldgendarmarie (police militaire) venaient me chercher ! D'un coup de pied, j'eus le temps de faire disparaître mon revolver sous un meuble et me voilà rapidement embarqué dans mon quartier soigneusement quadrillé par les gendarmes des deux pays. C'était le 21 février 1944 et je m'en souviens comme si c'était hier. Tous mes camarades furent arrêtés et incarcérés à la prison de Châlon. J'y ai subi de nombreux interrogatoires musclés ; j'eus droit à la baignoire et à des passages à tabac en règle... Ce calvaire dura jusqu'au 15 mai. Puis, je fus déféré devant un Conseil de guerre. Condamné comme « Terrorist », je fus conduit à Dijon pour l'exécution de ma peine. On me mit dans un train en partance pour Compiègne, ville historique de l'Oise, située au nord de Paris en bordure de la grande forêt du même nom.

Je savais que durant la Grande Guerre, cette ville avait abrité le Grand Quartier Général français et que l'armistice du 11 novembre 1918 avait été signé dans la forêt près de la gare de Rethondes. L'événement se répéta le 22 juin 1940, mais cette fois, les rôles étaient inversés...

Mon train s'arrêta donc en gare de Compiègne, plus exactement dans le faubourg de Royallieu, où les nazis installèrent un centre de triage et d'internement. Je restai là une dizaine de jours avant d'embarquer dans un wagon à bestiaux où nous fûmes entassés debout serrés comme des sardines. Nous étions une bonne centaine et le voyage dura trois jours et deux nuits dans des conditions épouvantables. La soif nous tenaillait tant que beaucoup burent leur urine. A l'arrivée, en pleine nuit, vingt cadavres, témoins de notre calvaire, restèrent sur le plancher souillé du wagon. Nous étions en gare de Hambourg, la grande ville portuaire de l'Allemagne du nord. A l'aube, nous avions à parcourir sur nos pauvres jambes les vingt-cinq kilomètres qui nous séparaient du camp de concentration de Neuengamme, quartier sud-est de cette grande cité. Neuengamme fut établi avant la déclaration de guerre et supervisait presque une centaine de camps annexes. Il faut, en effet, savoir que dès 1933-1934 des camps de déportation avaient été créés par les nazis pour l'internement et la disparition de leurs concitoyens hostiles au régime.

La déportation

Une fois sur les lieux, nous subissons notre premier triage. Toutes les femmes et tous les hommes « inutiles et invalides » sont dirigés sans tarder vers la salle des douches, en réalité la chambre à gaz, adossée au four crématoire. Les autres, hommes et femmes déclarés valides, sont déshabillés intégralement, rasés sur tout le corps, lequel est ensuite aspergé copieusement de DDT. L'hygiène est très prisee chez les Allemands. Dans tous les cas ? Enfin, nous voilà dirigés, pauvre troupeau humain vers les blocks sans chauffage, où nous sommes au moins cinquante à être entassés. On nous distribue une tenue bleue et blanche rayée : une chemise, un pantalon et une veste. Pas de sous-vêtements. En guise de chaussures, nous mettons des sabots ; quant aux chaussettes, ce sont des restes de chiffons... Plus de nom, de prénom, de statut social. Nous ne sommes plus que des ombres à matricule : le mien est le 31133. Une fois par jour, nous avons droit à un quart de soupe dans laquelle flottent quelques légumes. En plus cent grammes de pain et vingt de « margarine ». C'est notre maigre pitance. Les appels, interminables et fréquents, et ce par tous les temps, sont très éprouvants. N'oublions pas en effet le garde-à-vous, l'estomac quasi vide, la peur, la faiblesse extrême et le froid... Ce dernier hiver de guerre (1944-1945) fut particulièrement glacial. Ces appels de jour comme de nuit ont lieu selon l'humeur sadique des S.S. (Schutzstaffel : section, échelon de protection créée outre-Rhin dans les années vingt...) qui dirigent le camp. Au garde-à-vous encore, nous sommes tenus d'assister aux exécutions sur fond de musique militaire.

Etant donné le régime brutal, même bestial auquel nous sommes soumis, étant donné les dizaines de morts qui s'accumulent jour et nuit, il est évident que le but fixé par l'idéologie nazie faillit bien être atteint. La libération du camp empêcha le funeste projet des S.S. de se réaliser. Les camps extérieurs de Fallersleben-Laagberg furent le théâtre de tragédies et de barbarie. Pauvres fantômes épuisés, pauvres moribonds des commandos de la mort... Celle-ci fauchait sans cesse d'innombrables vies de vieillards, de femmes, d'hommes et d'enfants voués à l'abîme. Non, je ne peux oublier les mois de cette terrible année de mon arrestation passés dans ces camps. Nous devions décharger des péniches utilisant un canal (encore un !). Il s'agissait de briques et de sacs de ciment à transporter à dos d'homme et cela sur un kilomètre pour gagner comme on pouvait ces camps en pleine expansion.

Le 8 avril 1945, c'est l'évacuation du camp de Fallersleben. Les marches forcées se succèdent, laissant bon nombre de cadavres dans les fossés pleins de neige. Tant bien que mal, nous nous dirigeons vers l'est pour atteindre bientôt Wöbbelin, Ludwigslust et enfin le camp de Schwerin d'où les Russes nous libéreront début mai 1945. Les anciens déportés du camp et les nouveaux arrivants dont je suis, sont remis aux troupes canadiennes qui nous regrouperont sur le terrain d'aviation de Lunebourg, au sud d'Hambourg. Enfin, nous sommes rapatriés sur la France, via la Hollande et la Belgique. A Paris, nous resterons quelques jours à l'Hôtel Lutetia dont je reparlerai plus tard, car un épisode de mon odyssée me tient à cœur.

En effet, passant par les Pays-Bas, notre train fait halte un jour dans une gare. Etant resté le plus valide, je descends quérir de l'eau ; c'est alors que je rencontre un groupe de déportées françaises, tondues et bien amaigries. De fil en aiguille, et au cours de notre échange, j'apprends que ma propre mère se trouvait avec elles au camp de femmes de Ravensbrück, situé au nord de Berlin, près de la ville de Fürstenberg. Stupeur et crainte ! Elles m'expliquent qu'une fois le camp libéré, les Américains ont pris en charge ma pauvre maman bien affaiblie et qu'ils l'ont conduite, comme d'autres femmes, à l'hôpital américain de Constance, ville d'Allemagne du sud, située au bord du lac de même nom et ville-frontière avec la Suisse.

Je viens d'évoquer le nom de ce camp réservé surtout aux femmes et établi dès 1934. Il fut le cadre de traitements barbares entrepris dans l'optique folle des nazis prônant la supériorité d'une certaine race aryenne... Avant de pouvoir embrasser ma mère et rentrer à la maison, au foyer, le 15 mai 1945, je restais quelques jours dans ce magnifique hôtel qu'est encore le Lutetia. Les rescapés des camps y étaient regroupés, pour être pris en charge par la Croix-Rouge. Avant les formalités de rapatriement, je fus interrogé longuement par divers services, notamment les services secrets. L'hôtesse en chef, la responsable en quelque sorte, était Madame Sabine Zlatin dite « la Dame d'Izieu ». Avant de prendre un vrai train, et d'être assis dans un vrai wagon à destination de Montceau-les-Mines, je songeais que la chance m'avait un peu aidé. Mais aussi ma forte constitution de mineur m'avait permis d'affronter travaux pénibles et grands froids. Moralement, l'entraînement des Britanniques m'avait endurci. Et puis, à la guerre, on est amené à un mode de vie différent.

Le retour à la vraie vie

Avant les hostilités, je pesais 60 kg. De retour au pays, je n'en pesais plus que 38 ! C'est ainsi que je descendis en gare de Montceau. Sentiment étrange : personne pour m'accueillir, personne pour me dire un mot. Je restai assis sur une marche d'escalier, vêtu de ma tenue de camp... Voulait-on ne pas voir, oublier vite, tourner la page ? J'étais plongé dans mes pensées, lorsqu'un chauffeur de taxi m'aperçut et simplement me ramène chez moi. Rétablie quelque peu, ma mère était rentrée. Il fallait réapprendre à vivre... Pendant quatre mois, je ne pus dormir dans un vrai lit ! Et pourtant, c'était bien le mien, mais le corps s'était déjà habitué à dormir sur des planches. Les cauchemars peuplèrent longtemps mes nuits. Le temps devait faire son œuvre. Les médecins me considéraient comme une bête curieuse et, vu mon état de santé fort précaire, ils déclarèrent à ma pauvre maman qu'il fallait me laisser mourir... Après avoir si souvent frôlé la mort en France et en Allemagne. Jusqu'au jour où un ami de ma mère, herboriste, me prit chez lui pour me rétablir par les plantes. D'après les médecins, j'étais « foutu ». Lui n'était pas de cet avis. Pendant de longs mois, je buvais au lever une décoction de feuilles de chêne et de vin blanc. Il faut croire que cela fut une réussite, car peu à peu, je reprenais des forces !

Je retournai à la mine : il me fut interdit de redescendre. Je m'occupais de l'entretien de surface jusqu'à ce que je rencontre un jour un inconnu qui me prit en sympathie. Mon passé récent l'avait peut-être ému, je ne sais. Il était en congé colonial. Nous avons parlé de ma « drôle » de guerre, de mon métier. C'est alors qu'il me proposa de partir en « Afrique de l'Ouest ». Aussitôt dit, aussitôt fait : j'embarquai à Bordeaux pour gagner Dakar, le Sénégal, la Côte d'Ivoire, la Haute Volta, le nord du Sénégal et la Mauritanie, où je travaillais aux mines de cuivre d'Akjoujt. Pour le mineur que j'étais et mineur dans l'âme, le Service des Mines de la France d'Outre-Mer se révéla être pour moi une porte ouverte sur l'avenir. Ce service se scindait en deux domaines : la grande exploitation et la géologie minéralogique.

Les deux sont du reste complémentaires. Plus tard, j'eus encore la chance de rencontrer le Professeur Ragain, Directeur de l'École des Mines de Paris. Il me prit sous son aile pour commencer des études en géologie. Si bien que je pus terminer ma carrière comme ingénieur géologue.

En 1960, l'Afrique accède à l'indépendance. Me revoilà en métropole au Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Cette fois, c'est dans le Morvan que je travaille à l'exploitation d'une mine de minerai radioactif. Cependant, cet emploi ne me convient pas ; on me propose alors le Sahara. Mais non, je préfère rester en France au Bureau de recherches géologiques et minières. Enfin, j'accepte encore de repartir une fois par an en mission en Afrique, avant que l'heure de la retraite minière sonne en 1976.

Je ne reste pas inactif ! Mon parcours atypique, mon caractère et ma tournure d'esprit font que je me suis toujours senti proche de la jeunesse. Me voici donc à la Fédération Française de Ski : je participe aux Jeux Olympiques d'hiver de Grenoble (1968), comme chronométreur officiel. A Cessy, au Pays de Gex où je réside, j'encadre les jeunes lors des mercredis de neige. Pourtant l'âge arrive et on m'interdit de continuer dans le monde blanc du ski. C'est ainsi. Vais-je m'arrêter ? Non. En effet, Madame Colette Defillon, Directrice départementale de l'Office National des Anciens Combattants de l'Ain me sollicite : pourrais-je aider, dans le cadre de l'Éducation Nationale, les jeunes collégiens et lycéens dans leur devoir de mémoire et lors de leurs recherches sur la Seconde Guerre mondiale ? Pendant de longues années, j'ai préféré me taire. Pourquoi ? Je pense qu'il fallait que le temps fasse son œuvre. J'avais été témoin de tragédies, d'horreurs et éprouvé tant de tristesse. Mais les jeunes devaient savoir ce que j'avais vécu ; plus le temps passera, plus les passeurs d'Histoire deviendront rarissimes. Alors, j'ai pris mon bâton de pèlerin !

Lorsque je regarde en arrière, d'innombrables images défilent sous mes yeux. Mes parents bien sûr, mon frère, la Mine. L'occupation et mon engagement de résistant, mes actions de commando, mon arrestation et ma déportation, le kommando (petit camp de travail) de Fallersleben, mon évacuation, mon rapatriement en France, puis à la maison. Ma pauvre mère, arrêtée aussi, déportée à Ravensbrück, où elle se trouva avec Madame Geneviève de Gaulle-Anthonioz. Peu de temps après la guerre, cette dernière invita ma mère pour le thé à Versois près de Genève sur les bords du lac Léman. Je l'accompagnai et c'est ainsi que je croisai et saluai le Général de Gaulle au courant de notre histoire familiale. Puis voici l'Afrique, son désert, son ciel et ses mystères. Enfin, la jeunesse, Cette jeunesse qui me « bluffe », que j'ai toujours et encore plaisir à rencontrer.

Pour conclure...

Au soir de cette vie bien remplie, sans trop " cogiter ", ce n'est pas mon habitude, permettez-moi de livrer ici quelques réflexions toutes personnelles. Si la situation en France, en Europe, dans le monde a évolué, l'Homme est resté tel quel, avec ses qualités et ses défauts. Une idéologie - peu importe le pays d'origine - a bouleversé ma vie. Si au début on connaissait la suite ! Jean Jaurès a dit : " La guerre est un mal nécessaire ". Hélas, après tout ce que j'ai vu, vécu et enduré. J'ai vu l'obéissance aveugle des Allemands, leur discipline aussi qui les tire des mauvais pas. De la haine envers eux ? Non, je n'en éprouve pas. L'homme est au fond un être étrange, capable du meilleur et du pire ; je n'invente rien en écrivant ces simples mots.

La ville minière où j'ai travaillé a eu sa part. L'occupation vécue tous les jours avec ses restrictions et son mode de vie contraignant nous a marqués. Certains comme moi ont opté pour la résistance, d'autres, c'est ainsi, ont choisi des chemins différents. Sur un plan personnel, je n'ai pas attendu pour prendre les armes... Ma chère ville fut libérée à l'aube du 6 septembre 1944. Le général de Lattre de Tassigny remit à la ville de Montceau-les-Mines la Croix de guerre et la médaille de la Résistance. Ce fut le 15 septembre 1946. Pour ma part, j'ose écrire, avec beaucoup de modestie, que je n'ai fait que mon devoir, fidèle ainsi à l'éducation reçue de mes chers parents.

Cependant, à travers ces longues années, perce en moi une forme de pessimisme. Ne laissons pas croire aux jeunes générations que la vie est un long fleuve tranquille. Avec bon sens et surtout, je préfère leur ouvrir les yeux. L'effort et le goût du travail bien fait sont de vraies valeurs.

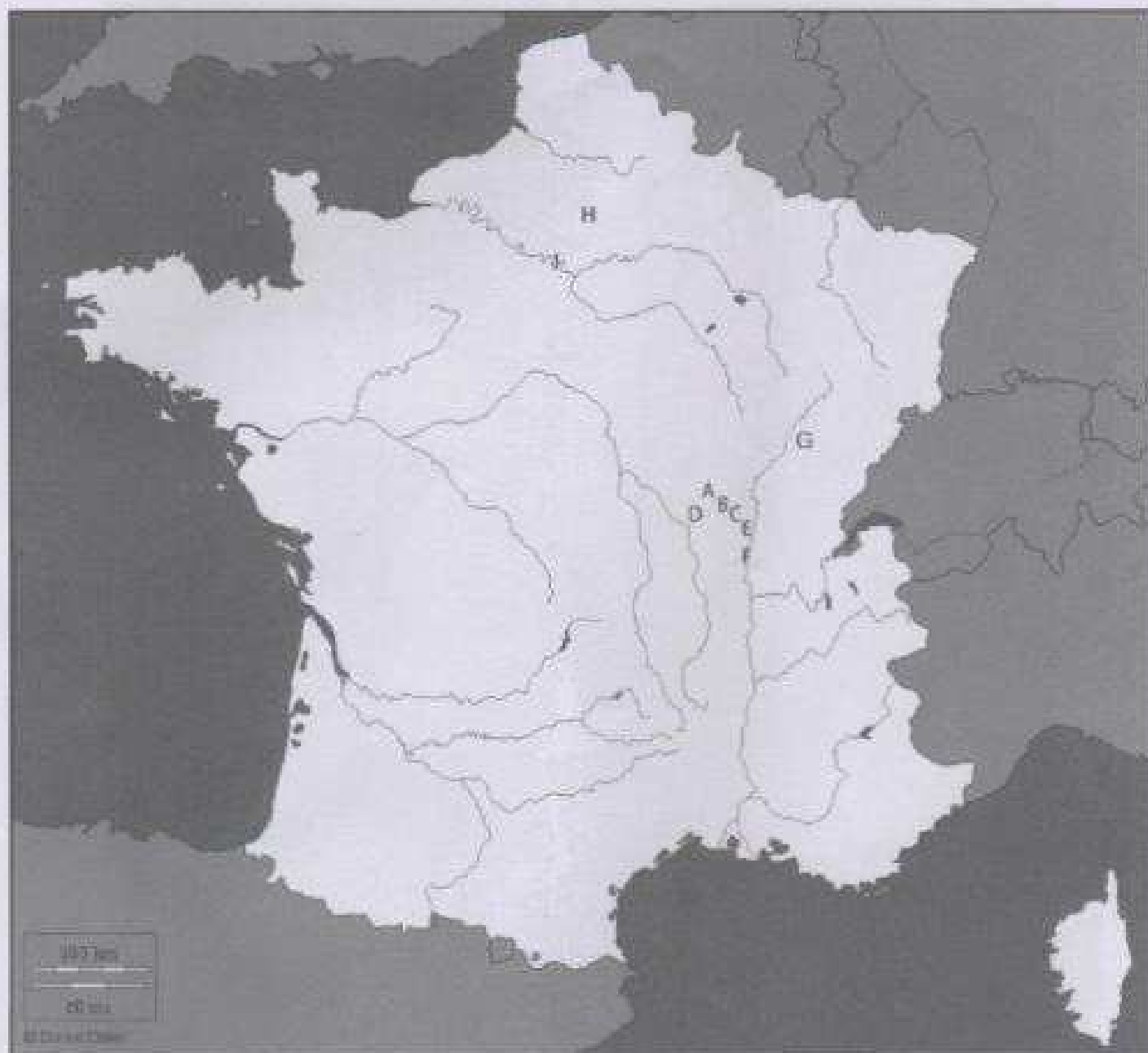
Puis-je citer pour finir ce vers du poète latin Virgile ?

" Labor omnia vincit improbus "
C'est-à-dire " Le travail acharné vient à bout de tout ".

Alors vite, que je prépare ma prochaine intervention auprès des élèves ! " Elève ", quel joli mot ! Je le suis encore. J'apprends, car au bout de ce douloureux parcours, j'ai encore malgré tout foi et confiance en l'Homme.

Matricule 31133

Liste des villes et des sites qui jouèrent un rôle
durant les années noires de " ma drôle de guerre " en France.



Saône-et-Loire (71)

- A : Saint-Léger- sur-Dheune
- B : Montceau-les-Mines
- C : Bois de la Charmée
- D : Toulon-sur-Arroux
- E : Châlon- sur- Saône

Ain (01)

- F : Sermoyer

Côte d'Or (21)

- G : Dijon

Oise (60)

- H : Compiègne (Camp de Royallieu)

Paris (75)

- I : Hotel Lutetia 45, Boulevard Raspail 75006 Paris

carte de France :

http://histgeo.ac-ax-marseille.fr/web.php/carte.php?num_car=1504&lang=fr

Liste des villes et des sites qui jouèrent un rôle
durant les années noires de " ma drôle de guerre " en Allemagne.



- 1 : Neuengamme : Camp de concentration au sud-est d'Hambourg, grand port d'Allemagne du nord , ville hanséatique (HH Hansestadt Hamburg) qui à elle seule forme un Etat (Land)
- 2 : Fallersleben-Laagberg "Kommandos" : camps de travail qui dépendaient de Neuengamme
- 3 : Wöbbelin, Ludeigslust : Land du Mecklembourg-Poméranie-Antérieure
- 4 : Schwerin : Camp de travail, Land , Voir ci-dessus
- 5 : Lunebourg (Lüneburg) : Terrain d'aviation, Land de Basse-Saxe
- 6 : (Ravensbrück : Camp de concentration près de Fürstenberg dans le Land de Brandebourg, Ma mère y fut déportée)